

LE MARBRIER
(1854)

ALEXANDRE DUMAS

Le marbrier
drame en trois actes

Vaudeville. – 22 mai 1854.

LE JOYEUX ROGER
2015

ISBN : 978-2-924529-15-7

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

ACTE PREMIER

Une chambre d'hôtel au Havre.

Scène première

Le garçon de l'hôtel, un marbrier.

LE GARÇON

Est-ce à madame Gervais ou à son fils que monsieur désire parler ?

LE MARBRIER

La lettre qui me donne rendez-vous est signée : « Edmond de Gervais. »

LE GARÇON

Alors, c'est le fils. (Il lui fait signe de s'asseoir.) Qui annoncerai-je ?

LE MARBRIER

Dites que c'est le marbrier.

(Le garçon va jusqu'à la porte latérale, au seuil de laquelle il trouve Edmond.)

Scène II

Les mêmes, Edmond de Gervais, les yeux cerclés de rouge, vêtu de noir, un mouchoir à la main.

EDMOND, au garçon

C'est bien, mon ami.

LE GARÇON

Alors, monsieur sait... ?

EDMOND, au garçon

Parfaitement... Vous comprenez, mon ami, le plus grand silence sur l'événement ; n'oubliez pas que nous attendons mon père, et qu'une semblable nouvelle, brusquement annoncée...

LE GARÇON

Que monsieur soit tranquille, le mot d'ordre est donné à toute la maison.

EDMOND

Merci... Allez...

(Le garçon sort.)

Scène III

Edmond, le marbrier.

LE MARBRIER

M. Edmond de Gervais ?

EDMOND

Oui, monsieur...

LE MARBRIER

Croyez, monsieur, que j'ai été désespéré de ne pas m'être trouvé chez moi quand vous y êtes venu ; mais, dès que ma femme m'a eu dit le sujet de votre visite, je me suis empressé... (Voulant ouvrir un rouleau de papiers qu'il tient à la main.) Voici des plans, des dessins...

EDMOND

Inutile, monsieur : voici un plan que j'ai eu le courage de tracer moi-même.

LE MARBRIER

Soit, monsieur, je me conformerai à vos désirs...

EDMOND

Vous graverez sur le marbre ces quelques mots seulement : « Clotilde de Gervais, morte à seize ans, le 2 septembre 1850. »

LE MARBRIER, voulant se retirer

Fort bien, monsieur.

EDMOND

Pardon... Combien vous devrai-je pour tout cela ?

LE MARBRIER

Je ne puis vous le dire précisément, mais cela ira dans les quatre cent à quatre cent cinquante francs... Si cependant cela montait plus haut...

EDMOND

Peu importe, faites ce qui sera nécessaire.

LE MARBRIER

C'est bien, monsieur ; j'aurai l'honneur de vous remettre la facture quand le travail sera terminé.

EDMOND

Faites vite, car vous savez que je ne reste pas au Havre.

LE MARBRIER

Oui, monsieur ; mais je vais souvent à Paris pour mes affaires, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous...

EDMOND

Rue du Helder, numéro 11.

LE MARBRIER

C'est bien, monsieur.

EDMOND

Ma mère ! (Au marbrier.) Vous n'avez plus rien à me dire ?

LE MARBRIER

Non, monsieur, et je me retire.

(Il salue et sort.)

Scène IV

Edmond, madame de Gervais.

EDMOND

Ma mère ! ma bonne mère !

MADAME DE GERVAIS

Que lui répondrai-je quand il me redemandera sa fille ?...

EDMOND, simplement

Ma mère, d'une main, vous mettez sa main sur votre cœur, et, de l'autre, vous lui montrerez le ciel.

MADAME DE GERVAIS

Il en mourra !

EDMOND

Non, puisque vous avez survécu, vous.

MADAME DE GERVAIS

Edmond, te rappelles-tu le jour où il est parti ? Tu étais bien jeune.

EDMOND

Pas si jeune, ma mère : j'avais douze ans.

MADAME DE GERVAIS

Oui, et elle six... Oh ! ma pauvre Clotilde !

EDMOND, vivement et dans l'intention
de distraire madame de Gervais

Vous parliez de mon père, de son départ, ma mère.

MADAME DE GERVAIS

Oui ; il était assis, je le vois encore ; moi, j'étais debout devant lui ; il vous prit tous les deux entre ses bras. « Mes enfants, dit-il, je suis ruiné, mais je suis jeune, mais je vous aime, et, avec l'aide de Dieu, j'ai le temps encore de vous refaire une seconde fortune. Je vous laisse trois mille livres de rente : c'est tout ce que je possède. Si vous n'aviez pas près de vous... »

EDMOND, continuant

« Votre bonne mère, qui est la sagesse et l'économie mêmes... » Vous voyez que j'étais assez âgé pour me rappeler, ma mère.

MADAME DE GERVAIS embrasse son fils et reprend

« Elle vous élèvera comme si vous ne deviez jamais avoir autre chose que ces soixante mille francs. Toi, Edmond, en artiste et en homme de cœur ; toi, Clotilde, en tendre fille et en bonne ménagère. Le jour où je pourrai vous rapporter un million, vous me reverrez. Mais, ce jour-là (il me tendit la main), ce jour-là, ma chère Émilie, rends-moi mes deux enfants, rends-moi mon Edmond et ma Clotilde, rends-moi ceux que j'aurai tant aimés, que pendant dix ans, douze ans, quinze ans peut-être, j'aurai consenti à ne pas voir ; car si l'un des deux devait me manquer à mon retour, écoute, j'en mourrais... » (Elle se lève.) Et voilà qu'il revient riche, heureux, plein d'espérance, plein de joie... et voilà... voilà... qu'un de ses enfants va lui manquer ! voilà que sa fille est dans la tombe ! voilà que son ange est au ciel !... Il en mourra, vois-tu... Oh ! il en mourra, il l'a dit.

EDMOND

Ma mère !

MADAME DE GERVAIS

J'étais trop heureuse de venir au-devant de lui entre mes deux enfants, j'étais une trop orgueilleuse mère, et la Providence me punit dans mon orgueil.

EDMOND

Ma mère !

MADAME DE GERVAIS

Oh ! quand les autres femmes perdent leurs enfants, la douleur est grande, immense, intolérable ; mais elle ne promet pas une autre douleur. Quand je pense que, demain, aujourd'hui, dans une heure peut-être, le vaisseau *la Reine-Mathilde* entrera dans le port ; que, du pont, il cherchera à nous reconnaître sur la jetée ; que, ne nous voyant pas, il demandera dans laquelle de toutes ces maisons sa fille l'attend ; qu'il montera par cet escalier, qu'il entrera par cette porte, en criant : « Me voilà ! Mes enfants ! où sont mes enfants ? » et que moi, debout devant lui, muette, les yeux en pleurs, le cœur en deuil...

(Elle s'assied à gauche.)

EDMOND

Ma bonne mère !...

MADAME DE GERVAIS

Oh ! par ce que j'ai souffert, je sais maintenant ce qu'il souffrira, lui, lui à qui l'on me recommandait toujours de ménager les émotions, parce qu'une émotion pouvait le tuer. Edmond, je m'épouvante à cette idée que, si malheureux que nous soyons, nous pouvons être plus malheureux encore !

EDMOND

Lorsque vous nous avez élevés en chrétiens, lorsque vous nous avez enseigné à espérer en Dieu, c'était donc de vaines paroles que vous nous disiez, puisque vous désespérez, vous ?

MADAME DE GERVAIS

Non, tu as raison ; espérons, mon fils, espérons !

Scène V
Les mêmes, le garçon.

LE GARÇON

Pardon, madame...

EDMOND

Que voulez-vous, mon ami ?

MADAME DE GERVAIS

Est-ce que l'on signale le bâtiment ?

LE GARÇON

Non, pas encore.

EDMOND

Eh bien, alors ?...

LE GARÇON

C'est une jeune demoiselle qui arrive de Paris, et qui demande madame de Gervais.

MADAME DE GERVAIS

Une jeune fille ?

LE GARÇON

Oui, madame, de dix-sept à dix-huit ans.

MADAME DE GERVAIS, avec un soupir

De l'âge de ma pauvre Clotilde !

EDMOND

Ma mère ne peut recevoir en ce moment... Demain, après-demain... plus tard.

LE GARÇON

Je prie madame de m'excuser si j'insiste ; mais comme cette jeune fille a insisté elle-même...

EDMOND

Un pareil jour...

LE GARÇON

Monsieur m'a défendu de dire...

EDMOND

C'est vrai.

MADAME DE GERVAIS

A-t-elle dit son nom ?

LE GARÇON

Elle s'appelle Clotilde Duplessis.

MADAME DE GERVAIS

Clotilde ! comme ma pauvre enfant !

LE GARÇON

Mais elle dit, elle-même, que madame ne la connaît pas...

EDMOND

Eh bien, raison de plus, si nous ne la connaissons pas...

MADAME DE GERVAIS

Edmond, elle a dix-sept ans, et elle s'appelle Clotilde.

EDMOND

Demain, ma mère, vous la verrez demain. Songez que, d'un moment à l'autre, mon père...

MADAME DE GERVAIS

Tu as raison, oui, demain.

EDMOND, au garçon

Vous entendez...

(Le garçon sort.)

Scène VI

Madame de Gervais, Edmond, puis le garçon.

MADAME DE GERVAIS

Quelle étrange chose, Edmond, que cette enfant qui est de l'âge de ta sœur, qui porte le nom de baptême de ta sœur, et qui vient à nous juste le jour...

(Le garçon rentre.)

EDMOND

Eh bien ?

LE GARÇON

Cette demoiselle reviendra demain, monsieur ; mais elle désire qu'en attendant, je vous remette cette lettre : ce sera son excuse d'avoir insisté, dit-elle.

EDMOND

Donnez... (Regardant la lettre.) Tiens ! c'est l'écriture de ce bon M. Duverrier, mon professeur.

MADAME DE GERVAIS

Elle vient de la part de M. Duverrier ?

LE GARÇON

Il paraît, madame.

MADAME DE GERVAIS

Alors, si elle est toujours là...

LE GARÇON

Elle y est toujours, oui, madame.

MADAME DE GERVAIS

Faites entrer, alors...

EDMOND, au garçon

Laissez ! (À Clotilde.) Entrez, mademoiselle. (La jeune fille entre. Au garçon.) Vous savez, mon ami, c'est par *la Reine-Mathilde* que nous attendons mon père.

LE GARÇON

Oui, monsieur.

EDMOND, le doigt sur la bouche

Et toujours !...

LE GARÇON

Soyez tranquille...

(Le garçon sort.)

Scène VII

Les mêmes, Clotilde Duplessis.

CLOTILDE

Pardon, madame, j'allais me retirer pour revenir demain, comme on m'avait dit d'abord, quand vous avez eu la bonté de me faire rappeler.

EDMOND

En effet, mademoiselle, ma mère avait décidé de consacrer cette journée à la solitude.

CLOTILDE

Oh ! mais, en ce cas, madame, je me retire.

MADAME DE GERVAIS

Non, restez, mon enfant ; cela me fait plaisir de voir un jeune

et beau visage.

(Madame de Gervais la fait asseoir.)

CLOTILDE, s'asseyant

Vous êtes bien gracieuse et bien bonne, madame.

MADAME DE GERVAIS

Que pouvons-nous faire pour... ?

CLOTILDE

Beaucoup !... tout, madame !

EDMOND

Parlez, alors.

CLOTILDE

J'ai eu l'honneur de vous faire remettre une lettre de M. Duverrier.

EDMOND

La voilà...

CLOTILDE

Vous ne l'avez pas lue ?

EDMOND

Non ; mais, puisque vous voilà...

CLOTILDE

Je désirerais que vous la lussiez, monsieur. (Madame de Gervais donne la lettre à Edmond, qui la lit.) La connaissance que vous en auriez prise rendrait ma demande plus facile.

MADAME DE GERVAIS

Vous connaissez notre bon Duverrier ?

CLOTILDE

Oui, madame, c'était un ami de mon pauvre père.

MADAME DE GERVAIS

À la façon dont vous parlez de votre père, je n'ai pas besoin de vous demander...

CLOTILDE

Hélas ! madame, il est mort il y a dix-huit mois, en me laissant orpheline et sans fortune ; grâce à la protection de M. Duverrier, j'ai achevé, dans un des meilleurs pensionnats de Paris, une éducation qui m'a permis de prendre, il y a huit jours, mon diplôme

d'institutrice.

EDMOND, qui a lu la lettre

Oui, en effet, il nous annonce qu'il recommande à notre cœur une personne extrêmement distinguée.

CLOTILDE

Il est trop bon ! Croyant un instant que j'aurais à rendre à mon pauvre père, dans ses vieux jours, ce qu'il avait fait pour moi dans ma jeunesse, j'ai travaillé beaucoup.

MADAME DE GERVAIS

Mais enfin, comment venez-vous nous rejoindre au Havre, où nous n'habitons pas, et où nous ne sommes que depuis huit jours ?

CLOTILDE

Mon intention était d'aller à Londres ; mais M. Duverrier, sachant que justement vous étiez au Havre, m'a fait naître une bien douce espérance dans le cœur ; il m'a dit : « Une de mes amies, la mère d'un de mes élèves... »

(Elle regarde Edmond.)

MADAME DE GERVAIS

Continuez, mon enfant... (À Edmond.) Cela me fait à la fois peine et plaisir de l'entendre.

CLOTILDE

« Une de mes bonnes amies – c'est M. Duverrier qui parle – est en ce moment au Havre, où elle attend son mari, qui revient des Indes. Elle a avec elle ses deux enfants, une fille du même nom que toi, du même âge que toi. Eh bien, j'espère que, quand madame de Gervais aura lu ma lettre, tu n'auras pas besoin d'aller plus loin et de chercher ailleurs une autre condition. Sa fille a besoin d'une compagne, d'une amie... »

MADAME DE GERVAIS

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

EDMOND

Mademoiselle !

CLOTILDE, se levant

Qu'y a-t-il ? qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait ?

MADAME DE GERVAIS, se levant aussi,
et montrant sa robe noire

Voyez, mon enfant, vous pleurez votre père, et moi...

CLOTILDE

Oh !

EDMOND

Celle dont vous demandez à être la compagne, l'amie, je viens de la conduire à sa dernière demeure.

CLOTILDE

Oh ! madame, pardonnez-moi !... (Elle baise la main de madame de Gervais.) Malheureuse que je suis ! Je me retire avec le regret bien sincère d'avoir, par mon ignorance, renouvelé une si profonde douleur.

MADAME DE GERVAIS

Non, restez encore un instant... Clotilde.

CLOTILDE

Croyez bien, madame, que je ne me retirais que dans la crainte de vous importuner. (À Edmond.) Comment n'ai-je pas su cela, monsieur ? comment ne m'a-t-on pas prévenue ?

EDMOND

Nous attendons mon père aujourd'hui, mademoiselle ; mon père adorait sa fille : une pareille nouvelle, apprise sans les ménagements nécessaires, pouvait le tuer, et, en recommandant le silence à tout le monde, nous nous sommes réservé, ma mère et moi, cette douloureuse tâche de lui apprendre la perte qu'il a faite !

CLOTILDE

Oh ! pauvre père !

MADAME DE GERVAIS

Mais, avant qu'il arrive, avant que vous nous quittiez, dites-moi, qu'allez-vous faire, mon enfant ?... ConteZ-moi vos projets comme à une mère ; car, enfin, je voudrais bien que la recommandation de Duverrier ne vous fût pas tout à fait inutile.

CLOTILDE

Mon Dieu, madame, je vais continuer mon voyage, aller à

Londres... J'ai quelques lettres de personnes honorables... En voyant que j'ai le courage et la foi, peut-être Dieu ne m'abandonnera-t-il pas !

MADAME DE GERVAIS

Vous connaissez Londres, mon enfant ?

CLOTILDE

Non, madame ; mais je parle un peu l'anglais.

MADAME DE GERVAIS

Ce n'est pas cela que je veux dire. Je veux dire que Londres est une ville où la vie est très-chère, et que, si vos ressources ne sont point assez étendues pour vous permettre d'attendre...

CLOTILDE, à Edmond, qui,
par délicatesse, se retire

Oh ! ne vous retirez pas, monsieur, je n'ai pas honte de ma pauvreté. D'ailleurs, je voudrais la cacher, que ma mise plus que modeste...

EDMOND

N'importe, mademoiselle, vous causerez plus librement, je crois, seule avec ma mère, quoique la lettre de mon bon Duverrier vous donne le droit de parler devant moi comme devant un frère.

MADAME DE GERVAIS

Oui, tu as raison, Edmond.

EDMOND

Je reviens dans un instant, ma mère. (Il embrasse sa mère au front.) Mademoiselle...

(Il sort.)

Scène VIII

Madame de Gervais, Clotilde.

CLOTILDE

Madame, j'ignore ce que vous aviez à me dire, mais je vous jure que ce que j'ai à vous répondre pouvait être entendu de votre fils.

MADAME DE GERVAIS

Vous ignorez ce que j'avais à vous dire... Non, vous ne me

faites pas cette injure, n'est-ce pas, chère enfant ?

CLOTILDE

Madame...

MADAME DE GERVAIS

Ce que j'ai à vous dire, c'est que ma pauvre petite Clotilde, qui devait être votre compagne, votre amie, avait sa bourse à elle, bourse de pensionnaire, contenant peu de chose, quarante ou cinquante louis peut-être, et que je crois faire de cet argent l'emploi que, vivante, elle en aurait fait elle-même en vous disant...

CLOTILDE, avec une extrême douceur

Pardon, madame...

MADAME DE GERVAIS

Mon enfant, pas de faux orgueil.

CLOTILDE

Croyez que j'apprécie toute la délicatesse de votre offre, que la forme surtout dans laquelle l'enveloppe votre tendresse maternelle double la reconnaissance que je vous ai vouée ; mais...

MADAME DE GERVAIS

Mais quoi ?... Voyons...

CLOTILDE

Mais, tant qu'il me restera quelque chose, je ne dirai pas de ma richesse, je n'ai jamais été riche, mais de ma médiocrité passée, je me regarderais comme coupable envers ceux qui sont encore plus pauvres que moi, si j'acceptais... une aumône.

MADAME DE GERVAIS

Une aumône !... Oh ! mon enfant, quel mot employez-vous là ! vous oubliez que vous êtes de l'âge de ma fille, que vous vous appelez Clotilde comme elle, qu'il y a une parenté naturelle entre une enfant qui a perdu ses parents et une mère qui a perdu sa fille... Clotilde, ne me faites pas le chagrin de refuser mon offre. Vous allez dans un pays d'aristocratie, vous désirez entrer dans quelque grande famille pour faire l'éducation d'un enfant ; eh bien, vous allez trébucher au premier obstacle. Cette robe, dont la simplicité est pour vous un titre de noblesse à mes yeux, cette robe ne dépassera pas les antichambres. Vous ne connaissez pas

nos voisins d'outre-mer, leurs préjugés. Dans un pays où les femmes de chambre portent des chapeaux de satin, c'est bien le moins que des institutrices portent des robes de soie.

CLOTILDE

En vérité, madame, vous êtes si parfaitement bonne, que j'aurais un remords de refuser toutes vos offres... Ma mise est trop simple, dites-vous ?... Eh bien, madame, il y a une chose que j'accepte... La fille que vous avez perdue s'appelait non-seulement Clotilde comme moi, mais encore était de mon âge et de ma taille... Eh bien... eh bien, madame, j'accepterais avec reconnaissance une robe qu'elle aurait portée ; il me semble qu'en me voyant parée de son vêtement terrestre, l'ange qui est au ciel priera le Seigneur pour moi.

MADAME DE GERVAIS

Oui, vous avez raison ; et moi, je veux vous voir sous ce vêtement qui lui aurait appartenu. Tenez, voici sa chambre, entrez-y ; la plaie de mon cœur est encore trop douloureuse pour que je vous y suive ; tout est encore là comme si elle vivait, tout, jusqu'à la robe que son père lui avait envoyée, et avec laquelle elle devait aller au-devant de lui. Entrez là, mon enfant... Prenez, choisissez... Que je vous revoie encore une fois comme une apparition des jours passés... Et puis... et puis vous irez à la garde de Dieu...

Scène IX

Madame de Gervais, puis Edmond.

MADAME DE GERVAIS

Oh ! j'ai eu raison d'exiger qu'elle entrât malgré ce que disait Edmond ; la vue de cette enfant m'a fait du bien... Je respire !

EDMOND, entrant vivement

Ma mère !

MADAME DE GERVAIS

Qu'y a-t-il ?... Comme tu es pâle, Edmond !

EDMOND

Ma mère, j'étais sur le balcon ; une voiture chargée de bagages s'est arrêtée à la porte ; un voyageur en est descendu...

MADAME DE GERVAIS

Eh bien ?

EDMOND

Je crois que c'est mon père...

MADAME DE GERVAIS

Impossible ! on signale tous les bâtiments qui entrent dans le port, et nous avons bien recommandé qu'on nous prévînt aussitôt que l'on signalerait *la Reine-Mathilde*.

EDMOND

Eh bien, que ce soit oublié, que ce soit... Écoutez...

(Il court à la porte du fond et l'ouvre.)

VOIX, dans l'escalier

Vous dites au deuxième étage, n'est-ce pas ?

MADAME DE GERVAIS

Mon Dieu, c'est sa voix !

LA VOIX, plus rapprochée

Au n° 7 ?

EDMOND

C'est lui, ma mère !... Ma mère, du courage !

Scène X

Les mêmes, de Gervais.

EDMOND

Mon père !

MADAME DE GERVAIS

Mon ami !

DE GERVAIS

Ce sont eux ! Ma femme, mes enfants !... Clotilde ! où est Clotilde ?

EDMOND

Mon père !

DE GERVAIS

Elle est là, n'est-ce pas ?... Mes pauvres amis !

EDMOND

Mon père, excusez-nous si vous ne nous avez pas trouvés sur la jetée.

DE GERVAIS

Je comprends ; mais embrassez-moi donc encore ! Je devais venir par *la Reine-Mathilde*, je vous l'avais écrit ; mais imaginez-vous qu'au moment de partir, elle a fait une avarie ; bon ! en voilà pour trois jours...

EDMOND

Mon père !

MADAME DE GERVAIS

Mon bon Gervais !...

DE GERVAIS

Vous comprenez que je n'ai pas voulu perdre ces trois jours. *Le Royal-George* était en partance pour Plymouth. J'ai fait transporter mes malles sur *le Royal-George* ; en onze jours, nous sommes en Angleterre ; en vingt-quatre heures, je suis en France, et me voilà !... Chère Émilie, sais-tu que je te trouve aussi belle qu'à mon départ ? (Se tournant vers son fils.) Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! dix ans sur la tête d'un enfant, comme ça vous en fait un homme ! Mais elle, Clotilde ?

EDMOND

Ah ! mon père... si nous avions pu deviner ce changement d'itinéraire !...

DE GERVAIS

Vous n'avez pas pu être avertis, c'est trop juste ; et cependant, je dois vous le dire, quoiqu'il n'y eût pas de probabilité que vous fussiez au débarquement d'un bateau venant de Plymouth quand vous attendiez un bateau venant de New-York, avec cette obstination absurde de l'espérance, je vous cherchais sur la jetée. Imagine-toi, chérie, qu'il y avait là une femme avec deux enfants qui faisait des signes à un de nos passagers ; j'ai pris les signes pour moi, et je suis monté sur le bastingage, agitant mon mou-

choir, oubliant que, depuis dix ans, mes enfants avaient grandi... Comprends-tu, Edmond, que je croyais te reconnaître dans un bambin haut comme cela, et elle, elle, Clotilde, dans une petite fille ?... Ah ça ! elle est grande, elle est belle ? Ses cheveux sont-ils toujours blonds ? Tu prétendais qu'ils noirciraient, te rappelles-tu, Émilie ? et cela, parce que ça te faisait un idéal de beauté, cheveux noirs et yeux bleus.

MADAME DE GERVAIS

Mon ami !

EDMOND

Mon père !

DE GERVAIS, à sa femme

J'ai cru que nous n'arriverions jamais ! Quand j'ai aperçu les côtes de France, un jour de plus, pour un million, je ne l'eusse pas attendu... Oh ! mon Dieu, que l'absence fait de mal et que le retour fait de bien ! Mais Clotilde, enfin, où est donc Clotilde ?

EDMOND

Mon père !

MADAME DE GERVAIS

Mon ami...

DE GERVAIS

Quoi ! vous ne répondez pas ? Voilà trois fois que je vous demande mon enfant, et que vous ne me dites pas même : « Elle va venir, elle est là... » Voyons, où est ma fille ?... Répondez donc, au nom du ciel ! Non, non, c'est impossible... Oh ! je sens que mon cœur se brise.

MADAME DE GERVAIS

Mon Dieu !

EDMOND, prêt à avouer

Mon père, mon père... eh bien...

DE GERVAIS

Eh bien, Clotilde ! Clotilde ! où est Clotilde ?

Scène XI
Les mêmes, Clotilde.

CLOTILDE, sortant de la chambre

Qui m'appelle ?

GERVAIS, la regardant

Ah ! la voilà ! la voilà !... Je comprends, elle voulait venir au-devant de moi avec la robe que je lui ai envoyée.

MADAME DE GERVAIS, bas, à Clotilde

Ah ! laissez-lui croire...

DE GERVAIS

Ma fille !

MADAME DE GERVAIS, de même

Il en mourrait !...

CLOTILDE

Mon père !...

DE GERVAIS

Oh ! mais viens donc dans mes bras !

CLOTILDE

Mon Dieu, qu'a-t-il donc ?

DE GERVAIS, tombant sur un fauteuil
que lui approche son fils

Oh ! ce n'est rien, le bonheur... le bonheur ne fait pas de mal ; mais, je le sens, si j'étais resté un instant de plus dans le doute, j'étais mort... Oh ! mes enfants !...

(Il les presse sur son sein.)

ACTE DEUXIÈME

Chez de Gervais, à Paris. – Une table à thé servie. Un piano ouvert. Un portrait, représentant madame de Gervais, suspendu à la muraille. Des fleurs partout.

Scène première

De Gervais, madame de Gervais, Edmond,
Clotilde, au piano, achevant une ritournelle.

DE GERVAIS

Donne-moi ces vers adorables que tu viens de chanter, et dis-moi de qui ils sont.

CLOTILDE

Demandez à Edmond, mon père.

EDMOND

Ils sont d'elle, mon père ; la musique est d'elle ; tout est d'elle.

CLOTILDE

Et maintenant, tournez-vous, *monsieur*.

DE GERVAIS, gaiement

Monsieur se tourne !...

CLOTILDE

Et regardez de ce côté...

DE GERVAIS

Le portrait de votre mère !... (À Edmond.) Et quel est l'auteur de ce portrait ?

EDMOND

Demandez à Clotilde.

CLOTILDE, montrant Edmond

Le voilà !

DE GERVAIS

Merci, Edmond ! tu as compris que rien ne pouvait être plus doux à mon cœur que le portrait de ta bonne mère. (Tendant les bras à sa femme.) Chère Émilie !...

MADAME DE GERVAIS

Je suis toute honteuse d'être la seule qui ne te donne rien, le jour de ton anniversaire, mon ami.

DE GERVAIS

Tu ne me donnes rien ?... Et ces deux beaux et chers enfants-là, qui donc me les a donnés ?... Un anniversaire, chers amis, à moi ?... J'ai donc retrouvé, grâce à vous, cette sainte chose perdue qu'on appelle un anniversaire ! Pendant dix ans que j'ai vécu loin de vous, j'avais oublié ce que c'était ; j'ai cessé de vivre du jour où je vous ai quittés, et je ne commence à exister que du jour où je vous retrouve. (Ils s'assoient à la table. Clotilde verse le thé. De Gervais, prenant sa tasse.) Merci, Clotilde ! J'ai toujours aimé, quoique l'habitude vienne d'Angleterre, cette heure du thé, qui, deux fois par jour, réunit la famille à la même table. Ce sont deux pages du même livre... Sur la feuille du matin, il y a : « Aimons-nous !... » sur celle du soir, il y a : « Nous nous sommes aimés ! » Le hasard remplit les autres feuilles.

CLOTILDE

Monsieur Edmond, voulez-vous sonner, s'il vous plaît ?

DE GERVAIS

Hein !... qu'est-ce que c'est que cela ?...

CLOTILDE

Pour qu'on apporte de l'eau bouillante.

DE GERVAIS, se levant

Halte ! monsieur Edmond, je vous prie... Venez ici, s'il vous plaît, mademoiselle Clotilde...

EDMOND, bas, à Clotilde

Encore, vous voyez...

CLOTILDE, à Edmond

Je vous jure que ce n'est pas ma faute.

DE GERVAIS

Mes enfants, j'ai quelque chose à vous dire à tous deux...

(Ils viennent de chaque côté de Gervais ;
madame de Gervais reste assise.)

EDMOND

Parlez, mon père...

DE GERVAIS

Tu écoutes, Clotilde ?...

CLOTILDE, qui regardait madame de Gervais

Oui, mon père.

DE GERVAIS

Eh bien, les façons cérémonieuses, convenables entre étrangers, me semblent au moins superflues entre frère et sœur... Hier, j'entre comme, en prenant congé de Clotilde, toi, Edmond, tu lui baisais la main. Ce matin, en parlant d'elle, tu disais *mademoiselle*... Tout à l'heure, en te priant de sonner, elle disait *monsieur*.

CLOTILDE

Mon père !

DE GERVAIS

Je vous ai quittés, lors de mon départ, vous aimant et vous tutoyant ; je vous retrouve cérémonieux et vous disant *vous*.

EDMOND

Ce n'est point notre faute, mon père.

DE GERVAIS

Oui, je sais ce que vous allez me dire : c'est de bon goût, c'est de grand monde, c'est de haute aristocratie... Très-bien !... mais nous ne sommes ni des Rohan ni des Montmorency... Nous nous appelons de Gervais tout court... Nous avons même dû d'abord nous appeler Gervais, ce qui était encore plus court ; nous sommes de bons bourgeois, mes enfants, profitez donc du bénéfice de la bourgeoisie... Clotilde, ne l'appelle plus *monsieur*... Edmond, n'appelle plus ta sœur *mademoiselle*... Mes enfants, ne vous dites plus *vous*... et quand vous vous quitterez, quand vous vous reverrez, au lieu de cette froide politesse des gens du monde, qui consiste, pour la plupart du temps, à rapprocher des lèvres menteuses d'une main glacée, ayez la bonne et franche caresse des cœurs qui s'aiment, ce tendre et loyal baiser qu'on entend résonner sur les joues... parce qu'il n'a aucun motif de se cacher... Allons, mes enfants, demandez-vous pardon.

EDMOND, s'approchant de Clotilde

Ma sœur !

CLOTILDE, baissant les yeux

Mon frère !...

EDMOND

Veux-tu me permettre... ?

DE GERVAIS, les poussant

Mais allons donc !... (Edmond embrasse Clotilde. À sa femme.)

Oh ! les singuliers enfants que nous avons là ! (À part.) On dirait qu'ils ne s'aiment pas.

LE DOMESTIQUE, entrant

Monsieur !

CLOTILDE, bas, à madame de Gervais

Vous le voyez, madame, il n'y a pas de ma faute.

Scène II

Les mêmes, un domestique.

DE GERVAIS, allant au domestique

Eh bien, qu'y a-t-il ?

LE DOMESTIQUE

Monsieur, c'est une carte qu'un domestique vient d'apporter.

DE GERVAIS

Voyons. (Lisant.) « Edwards Fielding !... » Ah ! je l'avais oublié, ou plutôt je voulais l'oublier...

LE DOMESTIQUE

M. Edwards Fielding est arrivé ce matin de New-York, il est logé à l'hôtel des *Princes*, il viendra vers midi.

DE GERVAIS

C'est bien !

(Il s'assied.)

MADAME DE GERVAIS

Qu'as-tu donc, mon ami ?

DE GERVAIS

Rien : une visite à laquelle je devais m'attendre et qu'il m'est impossible de ne pas recevoir.

MADAME DE GERVAIS

Mais cet Edwards Fielding, n'est-ce pas celui dont tu me parlais dans tes lettres ?

EDMOND

Un homme qui vous a rendu de grands services, je crois, mon père ?

DE GERVAIS

Un homme à qui je dois tout.

CLOTILDE

Ah ! comme nous l'aimerons, alors !

DE GERVAIS, la main sur le cœur

Clotilde !...

CLOTILDE

Mon Dieu ! ne devons-nous pas aimer ceux que vous aimez, mon père ?...

DE GERVAIS

Aimer, oui ; seulement, tout est dans le sens qu'on attache au mot.

CLOTILDE

Par exemple, vous disiez tout à l'heure que vous nous aimez trop ; n'était-ce pas nous dire que nous ne vous aimions pas assez ?...

DE GERVAIS

Hélas ! mon enfant, nous aimons chacun comme la nature nous dit d'aimer ; qu'advierait-il donc de notre pauvre race humaine, si les pères et les enfants aimaient de la même façon ? Non, la nature regarde en avant ; que lui importe la douleur des pères ? elle n'a besoin que du bonheur des enfants.

EDMOND

Que voulez-vous dire ?

DE GERVAIS

Tu ne comprends pas ?

EDMOND

Non...

DE GERVAIS

Ni toi non plus, Clotilde ?

CLOTILDE

Non, je l'avoue.

DE GERVAIS

Ta mère comprend, elle.

MADAME DE GERVAIS, tristement

Oui.

DE GERVAIS, à Clotilde

Ah ! tu ne comprendrais pas que je fusse jaloux de toi ?...

CLOTILDE

Vous jaloux ! et jaloux de moi ?

DE GERVAIS

Eh ! oui ; car un moment viendra, et ce moment n'est pas éloigné peut-être, où tu seras ingrate sans t'en douter.

CLOTILDE

Ingrate ?... Oh !... jamais !

DE GERVAIS, la prenant sur ses genoux

On a demandé un enfant, on a désiré une fille... et, un jour, des bras de sa mère, on reçoit cette enfant, cet ange !... De ce moment-là, vous ne la perdez pas de vue un seul instant. Le jour pendant ses jeux, la nuit pendant son sommeil, vous ne vivez que pour elle, vous l'aimez, vous l'adorez ; mais ce n'est pas assez, il faut encore que les autres l'admirent. Pour tous, elle chancelle ; pour vous, elle marche ; pour les autres, elle bégaye ; pour vous, elle parle ; pour les indifférents, elle épelle ; pour vous, elle lit. Vous vous faites petit pour être à sa taille, et vous vous surprenez à trouver les contes de Perrault bien autrement intéressants que l'*Illiade* d'Homère.

CLOTILDE

Ah ! mon père !

DE GERVAIS, la regardant
avec une tendresse infinie

La voilà grande... on la trouve charmante. C'est en ce moment-là qu'un étranger, quelquefois, hélas ! conduit par vous-

même, voit votre fille, lui dit trois mots à l'oreille... et, sur ces trois mots, elle aime l'étranger plus que vous ; elle vous quitte pour le suivre, et elle donne à cet étranger sa vie, qui est votre vie... plus encore, son cœur, qui est votre cœur... Voilà ce que tu ne comprenais pas, ma chère Clotilde, voilà ce que tu ne comprendras que lorsque tu seras mère, et que tu verras un étranger t'enlever ton enfant. (Il embrasse Clotilde.) Viens, ma bonne Émilie, viens ! il faut que je te parle... Attendez-moi là, mes enfants ; nous revenons, votre mère et moi, dans un instant.

(Il sort avec sa femme.)

Scène III

Edmond, Clotilde.

CLOTILDE

Ah ! mon Dieu, qu'a donc votre père, monsieur Edmond ?

EDMOND

N'avez-vous pas entendu ?... Il craint que vous n'aimiez quelqu'un plus que lui... Pauvre père, il est jaloux.

CLOTILDE, vivement

Il a tort... Je n'aime personne.

EDMOND

Oh ! s'il en était aussi sûr que moi, il ne s'inquiéterait plus.

CLOTILDE

Ai-je le droit d'aimer quelqu'un ? celle qui ne s'appartient pas peut-elle se donner ?

EDMOND

Et qui donc, au contraire, s'appartient plus que vous ?... Orpheline, sans parents, maîtresse de vous-même...

CLOTILDE

Me donnez-vous la liberté de dire à votre père qui je suis ?...

EDMOND

Oh ! Clotilde, attendez encore. Vous avez vu tout à l'heure qu'à la seule idée d'être séparé de vous... il a failli pleurer comme un enfant.

CLOTILDE

Mais il faut cependant que tout ceci prenne fin. Je ne puis laisser au hasard le soin de nous sortir de la douloureuse position que le hasard nous a faite.

EDMOND

Non, ce n'est point le hasard qui vous a donné le même âge et le même nom que la pauvre morte. Oh ! non, Clotilde, ne faites pas honneur de tout cela au hasard... et permettez que, plus croyant que vous, j'en remercie, moi, la Providence.

CLOTILDE

La Providence !... prenez garde, monsieur, c'est peut-être parce qu'on abuse si souvent de son nom, qu'elle descend si rarement sur la terre.

EDMOND

Clotilde, est-ce à vous de douter d'elle, vous à qui elle a tout donné ? Oh ! je ne suis pas si ingrat que vous, moi, et je remercie Dieu de ce qu'il a conduit vers moi la jeune fille belle, chaste, aimante, qui avait été l'idéal de mes rêves, que j'avais cherchée vainement en ce monde... et qui n'existait, je commençais à le croire, que dans celui des esprits, des anges et des fées.

(La porte s'ouvre.)

CLOTILDE

Monsieur, quelqu'un !

(Elle se met au piano.)

EDMOND

C'est vous, Joseph... Qu'y a-t-il encore ?

Scène IV

Les mêmes, le domestique.

LE DOMESTIQUE

Pardon, c'est M. Edwards Fielding qui se présente pour avoir l'honneur de voir monsieur votre père, et comme je croyais M. de Gervais...

EDMOND

Priez M. Edwards Fielding d'attendre un instant au salon et

prévenez mon père...

(Le domestique sort.)

Scène V

Clotilde, au piano ; Edmond.

EDMOND, à Clotilde, qui veut se lever

Ne vous dérangez pas... restez où vous êtes... J'ai tant de choses à vous dire, Clotilde !

CLOTILDE

Monsieur Edmond...

EDMOND

Eh bien, non, je ne dirai rien ; mais laissez-moi vous regarder ! vous écouter ! Tenez, jouez-moi cette larme de Weber, qu'on appelle sa *Dernière Pensée*, je vous en prie !

CLOTILDE, laissant tomber
ses mains sur le piano

Volontiers !

(Elle joue.)

EDMOND, après quelques secondes

Avez-vous jamais rêvé, dites-moi, quelque chose de plus doux, de plus mélancolique et de plus charmant que cette mélodie ?

Scène VI

Les mêmes, Fielding, poussant
doucement la porte, entrant et écoutant.

FIELDING

Oui, ravissante, mais aussi très-bien jouée, très-bien !

CLOTILDE, tressaillant

Mon Dieu !

EDMOND

Pardon, monsieur ; mais...

FIELDING

Oh ! mademoiselle, je vous en supplie, achevez d'abord... ou bien ce serait me dire que j'ai été indiscret... ce qui peut être

vrai... et qu'il faut que je me retire... Cependant, j'avais tout lieu d'espérer qu'Edwards Fielding n'était pas tout à fait un étranger pour les enfants de son amis de Gervais. Car c'est sans aucun doute à M. Edmond et à mademoiselle Clotilde que j'ai l'honneur de parler ?

EDMOND

En effet, monsieur, mon père nous a dit toutes les obligations qu'il vous avait, et M. Edwards Fielding avait toute raison de croire qu'il n'était pas un étranger pour nous. Ainsi donc, ma chère Clotilde, puisque monsieur vous en prie...

(Clotilde reprend la mélodie.)

FIELDING

Bravo, mademoiselle !... Jamais le génie de l'auteur du *Freitzchütz* n'a été compris par un cœur plus tendre, par une main plus habile.

CLOTILDE

Monsieur !

FIELDING

Ah ! mais que vois-je là ? un roman de notre compatriote Cooper dans sa langue originale !... C'est vous qui lisez ce livre, monsieur Edmond ?

EDMOND

Non, monsieur, c'est ma sœur.

FIELDING

Vous parlez l'anglais, mademoiselle ?

CLOTILDE, se levant

Oh !... un peu, monsieur...

FIELDING

Pour lire Cooper, il faut parler l'anglais beaucoup... C'est un auteur très-difficile pour les étrangers !

CLOTILDE

Moins que Walter Scott pourtant.

FIELDING

Oui, à cause des mots écossais qu'il introduit dans ses livres... Et vous aimez Cooper ?

CLOTILDE

Beaucoup.

FIELDING

Plus que Walter Scott ?

CLOTILDE

Je n'oserais décider entre deux pareils génies. Cependant, je trouve plus d'idéalité dans le romancier américain, un plus profond sentiment de l'étendue, une plus grande perception de l'immensité.

FIELDING

Je fais compliment à mon ami de Gervais, et vois qu'il ne m'avait rien dit de trop.

Scène VII

Les mêmes, de Gervais.

DE GERVAIS, du seuil

C'est lui !...

EDMOND

Mon père, monsieur...

FIELDING

Ah ! mon cher de Gervais !

DE GERVAIS

Mon bon Fielding !... (À ses enfants.) Mes amis, regardez bien cet homme ! Quand votre père, arrivant chez un peuple dont il n'entendait pas la langue, errant sur une terre qui ne le reconnaissait pas pour son fils, allait douter de tout, de l'honneur, de Dieu même, cet homme m'a tendu les bras comme à un frère. Si vous me voyez vivant, c'est à son cœur que vous le devez... Si vous me voyez riche, c'est à son appui que je dois ma fortune... De tout ce qu'il me demandera à son tour, je n'ai le droit de lui rien refuser ; ma fortune et ma vie sont à lui !... Edmond, Clotilde, demandez-lui l'honneur de lui serrer la main.

EDMOND

Monsieur...

(Fielding serre la main d'Edmond et baise celle de Clotilde.)

DE GERVAIS

Et maintenant, laissez-nous seuls, mes enfants ; nous avons à causer, Fielding et moi.

CLOTILDE, s'éloignant à droite

Pourquoi donc tremblé-je ainsi ?

EDMOND, s'éloignant à gauche

Oh ! que peut vouloir cet homme ?

(Ils sortent.)

Scène VIII

Fielding, de Gervais.

FIELDING

Vous avez là de charmants enfants, mon cher de Gervais.

DE GERVAIS

Oui, n'est-ce pas ?... et je suis un heureux père... Vous vous êtes donc décidé à venir en France, cher ami ?

FIELDING

Et si j'eusse eu l'idée du trésor qui m'attendait ici, je ne me fusse point arrêté en route comme je l'ai fait.

DE GERVAIS

C'est donc à cause de cela que vous êtes de quinze jours en retard ?

FIELDING

Et alors, vous vous êtes dit : « Edwards Fielding est un homme sans parole. »

DE GERVAIS

Non ! non ! je me suis dit qu'il était arrivé quelque empêchement à votre voyage.

FIELDING

Il n'y a pas d'empêchement quand il y a engagement pris. Eh bien, mon ami, j'ai vu Clotilde.

DE GERVAIS, avec un soupir

Et vous dites ?

FIELDING

Je dis que mon fils est un drôle bien heureux !

DE GERVAIS, lui prenant la main

Mon Dieu, vous tenez donc beaucoup à ce mariage ?

FIELDING

Comment, si j'y tiens ? Plus que jamais ! Je vous le répète, je viens de voir votre fille, un miracle de beauté, un trésor de grâce ; et vous me demandez, mon cher de Gervais, si je tiens à être le beau-père de cet ange ! C'est bien de l'honneur pour moi, je le sais ; mais plus l'honneur est grand, plus j'y tiens.

DE GERVAIS

Eh bien, puisque vous y tenez tant, la chose se fera.

FIELDING

Comment, la chose se fera ?... Mais, je vous l'avouerai, mon cher de Gervais, je la croyais faite : n'est-ce pas vous qui, le premier, m'avez parlé de votre fille ? n'est-ce pas vous qui avez deviné dans mon fils l'époux qui convenait à Clotilde ?

DE GERVAIS

Oui, je le sais, et vous ne me direz rien que je ne me sois redit cent fois à moi-même depuis un mois ; mais laissez-moi vous avouer une chose, Fielding : quand j'ai rêvé cette union, je n'avais pas revu Clotilde... Je l'aimais tendrement ; mais j'ignorais cet empire absolu qu'une fille de son âge prend sur le cœur d'un père. Maintenant, je l'ai revue, je l'ai retrouvée plus belle que je n'osais l'espérer... non-seulement plus belle, mais instruite, distinguée, apte à tous les arts, musicienne, peintre, je dirais presque savante, si, à propos des femmes, grâce à nos préjugés, ce mot n'était pris en mauvaise part... Eh bien, mon cœur s'est réjoui de sa présence, ma vie a retrouvé dans sa vue le soleil de la jeunesse... et maintenant, que voulez-vous ! elle m'est nécessaire comme l'air que je respire... Je sens que je mourrais si j'étais forcé de m'en séparer.

FIELDING

Eh bien, mon ami, je suis heureux d'avoir été au-devant de vos désirs, et de pouvoir, tout en réalisant nos projets d'avenir, ne rien vous enlever de votre joie et de votre bonheur.

DE GERVAIS

Que dites-vous, mon ami ? vous abandonneriez... ?

FIELDING

Je suis de quinze jours en retard... Pourquoi ? Je vais vous le dire. Parce que je suis venu par Liverpool, Londres et le Havre... J'ai donc vu tous nos correspondants : savez-vous ce que j'ai arrêté avec eux ?... J'ai résolu de fonder une maison à Paris. L'amour d'un père pour son fils n'est pas, je le comprends bien, celui d'un père pour sa fille. Vous ne pouvez vous séparer de Clotilde ?

DE GERVAIS

Impossible, mon ami.

FIELDING

Soit ; c'est moi qui me séparerai de John !... John fondera à Paris, sous vos yeux, sous votre surveillance, une maison de commerce à l'instar de New-York, et de cette façon vous ne quitterez pas votre fille... Maintenant, êtes-vous content ? et suis-je digne d'être votre ami ?...

DE GERVAIS

Vous êtes le plus noble cœur que je connaisse, Edwards, et je vous remercie ; mais...

FIELDING

Ah ! il y a un *mais*...

DE GERVAIS

Oui ! pardonnez aux prévoyances exagérées d'un cœur de père ; mais votre fils est bien jeune.

FIELDING

Il a vingt-deux ans.

DE GERVAIS

Il est dans l'âge des passions...

FIELDING

On n'a pas de passions dans la maison Fielding.

DE GERVAIS

On peut en avoir, ce n'est pas défendu par l'acte de société. Eh bien, je m'effraye de donner ma fille à un si jeune homme.

FIELDING

Préféreriez-vous un vieillard ?

DE GERVAIS

Non ; mais je serais plus sûr d'un homme de notre âge.

FIELDING

Et votre fille, croyez-vous qu'elle serait de votre avis ?...

DE GERVAIS

Oui, si elle était raisonnable !... Tenez, mon ami, il faut que je sois franc avec vous jusqu'au bout. Quand je pense que je vois ma fille à chaque heure, à chaque instant de la journée, que je n'ai qu'à sonner pour qu'elle vienne, qu'à l'appeler pour qu'elle entre, qu'à frapper pour qu'elle accoure ; que je puis, à mon aise, à mon gré, à mon loisir, m'enivrer de sa vue, et qu'il viendra un moment où elle aura une autre maison que la mienne, une autre existence que la mienne, d'autres intérêts que les miens ; qu'il faudra, quand je voudrai la voir, que je fasse mettre les chevaux à la voiture, que j'aille frapper à sa porte, que j'aille me faire annoncer chez elle ; qu'il y aura là un mari, pour moi un étranger, qui comptera les minutes qu'elle passera avec moi, et qui, au bout d'une heure, d'une demi-heure, d'un quart d'heure, dira : « Assez !... assez !... » tenez, Fielding, c'est insensé, je le sais bien, mais cela me met hors de moi !...

FIELDING

C'est-à-dire, mon ami, que vous me retirez votre parole ?

DE GERVAIS

Non ; mais vous me feriez bien heureux en me la rendant...

FIELDING

Écoutez, de Gervais, je ne sais sous l'empire de quel sentiment vous me parlez ; mais vous êtes à la fois excellent père et honnête homme ?

DE GERVAIS

Fielding !

FIELDING

Laissez-moi achever. Comme honnête homme, il y a une parole échangée entre nous ; comme père, écoutez-moi ; je vous dis :

Vous connaissez mon fils John Fielding ; c'est non-seulement un beau jeune homme à New-York, mais ce serait un élégant gentleman à Londres, un parfait cavalier à Paris. Joignez à cela un esprit cultivé, un cœur droit, une âme honnête, et vous n'aurez reconnu en lui que les qualités que tout le monde lui reconnaît !... Mon ami, vous avez vingt-quatre heures pour réfléchir.

DE GERVAIS

Fielding !

FIELDING

À demain, mon ami.

DE GERVAIS

Fielding, nous quitter ainsi ?... Et, tout d'abord, que notre maison soit la vôtre... Restez ici ; je ne dois pas souffrir...

FIELDING

Non, mon ami, j'ai besoin de vous laisser avec vos enfants, votre femme ; ma présence vous gênerait dans votre liberté. À demain, mon ami.

DE GERVAIS

Fielding !

FIELDING

À demain !

(Il sort.)

Scène IX

De Gervais, seul.

Oh ! il a raison, et ce que je fais là est insensé !... ce que je fais là est non-seulement de la folie, mais encore de l'ingratitude !... Lui seul est dans le vrai, parce que lui seul est dans le juste. Il l'a vue, et elle a produit sur lui l'effet qu'elle produira sur tout le monde. Ces talents, cette éducation, j'en suis presque arrivé à les maudire !

(Il repousse loin de lui Cooper
et froisse la musique entre ses doigts.)

Scène X
De Gervais, Edmond.

EDMOND

Mon père !

DE GERVAIS

Ah ! c'est toi, Edmond ! Mon fils, tu m'aimes, n'est-ce pas ?

EDMOND

En doutez-vous, mon père ?

DE GERVAIS

Non, grâce à Dieu.

EDMOND

Qu'avez-vous donc ?

DE GERVAIS

Je n'ai rien.

EDMOND

Si ! vous nous cachez quelque chose, mon père... L'arrivée de cet homme vous a préoccupé !... Vous étiez si heureux ce matin ! avouez que le malheur est entré avec lui dans notre maison.

DE GERVAIS, agité

Edmond, appelle ta sœur ; il faut que je lui parle.

EDMOND, à part

Oh ! je m'en doutais bien, qu'il s'agissait de Clotilde.

(Fausse sortie.)

DE GERVAIS

Edmond !...

EDMOND, revenant

Mon père ?

DE GERVAIS

Tu sais ce que c'est qu'une parole... et ma parole est engagée.

EDMOND

À cet homme, mon père ?

DE GERVAIS

Hélas ! oui.

EDMOND

Mais il a trente ans de plus que ma sœur.

DE GERVAIS

Son fils a ton âge.

EDMOND

Oh ! mon père, vous qui l'aimiez tant, à ce que vous disiez...

DE GERVAIS

Edmond !

EDMOND

Vous qui prétendiez mourir si on vous séparait d'elle...

DE GERVAIS

John Fielding vient à Paris.

EDMOND

Alors, vous refusez de rompre cette union ?

DE GERVAIS

Je cherche un moyen honorable...

EDMOND

Il y en a dix !

DE GERVAIS

Appelle ta sœur, Edmond.

EDMOND, ouvrant la porte

Viens, Clotilde, viens ! viens !

Scène XI

Les mêmes, Clotilde.

EDMOND, bas

Clotilde, attendez-vous à ce qui peut m'arriver de plus malheureux !

DE GERVAIS

Viens, mon enfant, et je vais te dire en deux mots ce dont il est question...

CLOTILDE

Mon Dieu ! vous m'effrayez... Qu'y a-t-il ?

EDMOND

Clotilde, vous êtes fiancée sans vous en douter ; mon père a promis votre main à M. John Fielding.

CLOTILDE

Oh ! monsieur, ce mariage est impossible.

EDMOND

Vous l'entendez, je le disais bien.

DE GERVAIS, vivement

Impossible, as-tu dit, mon enfant ?

CLOTILDE

Oh ! oui...

DE GERVAIS

Et comment cela ?

CLOTILDE

Mon père, je ne veux pas me marier.

DE GERVAIS, avec joie

Tu aimes quelqu'un ?

CLOTILDE, vivement

Non, non... personne...

DE GERVAIS

Oh ! si tu aimais, et que j'eusse au moins cette excuse à donner, que je ne peux pas faire le malheur de ma fille... Je connais assez maintenant et la pureté de ton cœur et la distinction de ton esprit pour être sûr que celui que tu aimes est digne de toi !...

EDMOND

Clotilde, comprenez bien, mon père ne vous demande pas le nom de celui que vous aimez ; mon père ne veut que gagner du temps !

DE GERVAIS, joyeux

Oui, du temps ! une année de bonheur encore, pareille au mois qui vient de s'écouler.

CLOTILDE

Je dis que cette union est impossible, voilà tout.

DE GERVAIS

Impossible ! comment cela ? Dis, mon enfant, dis l'impossibilité ! Tu gardes le silence ; je comprends, je ne suis pas encore assez devenu l'ami de ma fille pour être initié à tous ses secrets. (Madame de Gervais entre.) Tiens, tu auras peut-être un peu plus de

confiance en ta mère... Les femmes entre elles ont un abandon... (À madame de Gervais.) Cause, ma bonne Émilie, avec ta fille ; tu seras peut-être plus heureuse que moi ; peut-être te dira-t-elle ce qu'elle n'ose m'avouer ; mais n'oubliez pas que Fielding attend ma réponse... Viens, Edmond.

(Il sort avec son fils.)

Scène XII

Madame de Gervais, Clotilde.

CLOTILDE

Oh ! ma mère ! pour la dernière fois peut-être, laissez-moi vous appeler ma mère.

MADAME DE GERVAIS

Que dis-tu là, mon enfant ?

CLOTILDE

Qu'il faut que je vous dise adieu, que je vous quitte, que je parte !...

MADAME DE GERVAIS

Oh ! mon Dieu, partir ! nous étions si heureux !

CLOTILDE

Trop heureux, madame, et voilà pourquoi ce bonheur ne pouvait durer. Songez donc aux difficultés, aux complications, aux impossibilités que chaque jour amène... Nous ne sommes de retour à Paris que depuis un mois... M. de Gervais s'est isolé dans sa tendresse pour ses enfants ; mais je ne puis pas toujours me cacher, me dérober à tous les yeux... Aujourd'hui... aujourd'hui... c'est chose plus grave : c'est un mariage que l'on me propose, c'est tout un avenir ! non pas l'avenir d'une seule famille, mais de deux, que l'on bâtit sur moi ; j'ai beau résister, on m'entraîne ; je suis un faux perpétuel et vivant dans votre maison, et je m'épouvante en sentant où je vais.

MADAME DE GERVAIS

Oui, c'est vrai... Mais, que veux-tu, mon enfant ! peut-être, au moment de son arrivée, pouvions-nous annoncer à M. de Gervais

la perte qu'il avait faite. L'absence est une demi-mort ; il était préparé, par la séparation momentanée, à la séparation éternelle. Mais, aujourd'hui, cette blessure que nous avons hésité à lui faire, guérissable peut-être alors... aujourd'hui qu'il t'a vue, qu'il t'aime, et que tu lui es nécessaire, que tu es devenue une partie de son existence... aujourd'hui... à coup sûr, cette blessure serait mortelle !

CLOTILDE

Mon Dieu ! mon Dieu !

MADAME DE GERVAIS

M. de Gervais veut te marier ; mais il t'aime tant, que, dès que tu lui diras que ce mariage ferait ton malheur, il y renoncera. Demande à voyager, il y consentira ; et nous, nous, que nous importe d'habiter avec toi l'Italie, l'Allemagne ou l'Angleterre, pourvu que le bonheur qui est entré avec toi dans la maison n'en sorte pas ?

CLOTILDE

Mais votre fils m'aime, madame ! il m'aime !

MADAME DE GERVAIS

Mon Dieu, crois-tu que, depuis un mois que je vous observe l'un et l'autre, je n'aie pas vu naître et grandir cet amour ?

CLOTILDE

Madame ! au nom du ciel, éloignez-le, ou éloignez-moi ! ne nous laissez pas plus longtemps l'un près de l'autre dans la même maison, sous le même toit !

MADAME DE GERVAIS

Que m'importe qu'il t'aime ? que m'importe que je doute de lui, si je ne doute pas de toi ?...

CLOTILDE

Oh ! madame ! madame !

MADAME DE GERVAIS

Mais puisque tu es sûre de ton cœur ! mais puisque tu n'aimes personne !

CLOTILDE

Ma mère, ma mère ! laissez-moi... laissez-moi vous le dire, si

bas que personne ne l'entende, pas même mon cœur... Edmond... je l'aime ! (Mouvement de madame de Gervais.) Ah ! vous voyez bien qu'il faut que l'un de nous deux parte, et, puisque je suis l'étrangère, il est tout simple que ce soit moi.

(De Gervais paraît au fond.)

MADAME DE GERVAIS

M. de Gervais !

Scène XIII

Les mêmes, de Gervais.

DE GERVAIS, résigné mais abattu

Eh bien, ma bonne Émilie, que t'a dit notre enfant ?

MADAME DE GERVAIS

Elle m'a dit, mon cher Gervais, que, puisque tu la laissais libre de refuser ou d'accepter ce mariage... elle refusait.

DE GERVAIS

Malheureusement, la question n'est pas si simple que cela... Ma parole est engagée, et à un refus il faut une raison.

MADAME DE GERVAIS

Eh bien, mon ami, veux-tu que je t'avoue une chose ?... Je crois que Clotilde aime quelqu'un !...

DE GERVAIS

Je le lui ai demandé, elle m'a dit que non.

MADAME DE GERVAIS

À toi, mon ami, elle n'a peut-être pas osé...

DE GERVAIS

Clotilde !

CLOTILDE, se rapprochant

Me voilà !

DE GERVAIS

Pourquoi ne m'as-tu pas avoué... ?

CLOTILDE

Quoi ?

DE GERVAIS

Que ton cœur n'était pas libre ; je te l'ai demandé. (Clotilde

jette un regard de reproche à madame de Gervais.) Eh bien, voyons, puisque tu as fait un premier aveu, achève... Qui aimes-tu ?

CLOTILDE

Ma mère vous a dit cela, mon père, parce qu'elle sait la douleur, le chagrin, le regret...

DE GERVAIS

Oui, et ce n'est pas vrai, je comprends... Vous me veniez en aide par un mensonge... Allons, soyons fort ; nous avons, en homme d'honneur, engagé notre parole ; tenons notre parole en homme d'honneur.

(Il va à une table, s'assied, soupire, s'essuie le front, prend une plume et commence à écrire.)

MADAME DE GERVAIS s'approche
de son mari avec embarras

Alors, en ce moment, il serait maladroit de venir te parler.

DE GERVAIS

De quoi, chère amie ?

MADAME DE GERVAIS

Cesse d'écrire, et écoute-moi.

DE GERVAIS

Volontiers, parle ; qu'allais-tu me dire ?

MADAME DE GERVAIS

J'allais te dire qu'il faut, malgré ta tendresse pour tes enfants, te séparer au moins de l'un d'eux.

DE GERVAIS

Duquel ?

MADAME DE GERVAIS

D'Edmond.

DE GERVAIS

Ah ! et pourquoi ?

MADAME DE GERVAIS

C'est que, depuis longtemps, Edmond, en sa qualité d'artiste, nourrit le désir de faire un voyage en Italie.

DE GERVAIS

Ah ! et pourquoi, depuis un mois que je suis de retour, ne

m'en a-t-il jamais parlé ?

MADAME DE GERVAIS

Il aurait craint de t'affliger.

DE GERVAIS, après avoir
regardé sa femme et Clotilde

C'est bien ; dans quelques jours, Edmond partira.

MADAME DE GERVAIS

Moi, je crois, mon ami, que demain, aujourd'hui vaudrait
peut-être mieux encore.

DE GERVAIS

Ah ! nous verrons.

(Il se remet à écrire.)

Scène XIV

Les mêmes, Edmond.

EDMOND

Que fait mon père ?

MADAME DE GERVAIS

Tu vois.

EDMOND

Il écrit... À qui ?

CLOTILDE, ne pouvant retenir un cri de douleur

Edmond !... Edmond !...

EDMOND, à de Gervais

Mon père, à qui écrivez-vous ?

DE GERVAIS

Mais à M. Edwards Fielding.

EDMOND

Et que lui écrivez-vous ?

DE GERVAIS

Que je suis prêt à tenir ma parole.

EDMOND, vivement

Mon père !

MADAME DE GERVAIS, le retenant

Edmond !

EDMOND, bas

Mais vous entendez, vous voyez, ma mère ! dans dix minutes, il sera trop tard.

CLOTILDE

Ah ! madame, je vous en supplie, dites-lui tout.

EDMOND, bas

Non, c'est moi qui...

MADAME DE GERVAIS, bas

Arrête, Edmond !... c'est à la mère, c'est à la femme d'annoncer au mari et au père la terrible nouvelle !

EDMOND

Alors, ma mère...

(Jeu muet ; moment d'hésitation entre les personnages du fond.)

MADAME DE GERVAIS, à son mari

Mon ami !

DE GERVAIS

Quoi ?

MADAME DE GERVAIS

Avant que tu ailles plus loin, mon ami...

DE GERVAIS

Qu'as-tu, et pourquoi es-tu si émue, si tremblante ?

MADAME DE GERVAIS

C'est que le moment est venu de te dire...

DE GERVAIS

Voyons, parle.

MADAME DE GERVAIS

Écoute-moi, mon ami ; c'est souvent au moment où l'on se croit le plus heureux, le plus certain du bonheur...

DE GERVAIS

Mais tu m'inquiètes ! qu'as-tu donc ?

Scène XV

Les mêmes, le domestique, Fielding.

LE DOMESTIQUE

M. Edwards Fielding.

DE GERVAIS

Déjà !

FIELDING

Excusez-moi, mon cher de Gervais... Vous ne vous attendiez pas à me revoir si tôt, n'est-ce pas ? (Il salue madame de Gervais.) Madame... (À Gervais.) En vous quittant, j'ai été chez mon correspondant...

DE GERVAIS

Et ?...

FIELDING

Chez mon correspondant, j'ai trouvé...

DE GERVAIS

Qu'avez-vous trouvé, mon ami ?...

FIELDING

Une lettre de monsieur mon fils.

DE GERVAIS

Bien.

FIELDING

Non, pas bien...

DE GERVAIS

Je ne comprends pas.

FIELDING

Vous avez désiré que je vous rendisse votre parole, mon ami, je vous la rends.

DE GERVAIS

Fielding !...

CLOTILDE, à part, avec joie

Mon Dieu !

EDMOND, de même

Oh ! merci !

MADAME DE GERVAIS, à part

Oh ! je n'ai rien dit...

FIELDING

John a profité de mon absence pour épouser, là-bas, une jeune fille dont il était amoureux, et il m'écrit qu'il est marié...

EDMOND, bas

Oh ! Clotilde, Clotilde !... tu entends ?

CLOTILDE, bas

Monsieur...

MADAME DE GERVAIS, à Edmond

Prends garde, ton père te voit.

FIELDING

Ainsi, mon ami, ce n'est pas vous qui manquez à votre parole, c'est moi ; mais... mais... attendez !... John a compromis l'honneur de la maison Fielding et fils en manquant à sa parole... Or, la maison Fielding et fils n'a jamais manqué à sa parole ; je viens donc, et je dis à mon ami de Gervais : C'est moi qui fonde une maison de commerce à Paris ; c'est moi qui tiens l'engagement de mon fils ; c'est moi, enfin, qui épouse mademoiselle Clotilde de Gervais.

CLOTILDE, à part

Mon Dieu !

EDMOND, à part

Ah !

FIELDING

Vous m'avez dit tantôt, cher ami, que vous seriez plus heureux, plus tranquille, si votre fille épousait un homme de notre âge. (Se tournant vers Clotilde.) Mademoiselle, j'ai quarante-deux ans ; je vous offre un nom honorablement connu partout où il a été prononcé ; je vous reconnais un million de dot... Voulez-vous de moi pour mari ?

EDMOND, ironique

Vous, monsieur ?

DE GERVAIS

Edmond !

FIELDING

Oui, moi, monsieur.

DE GERVAIS

Clotilde !

CLOTILDE, interrompant de Gervais

Mon père ?...

DE GERVAIS

Tu es libre, mon enfant.

FIELDING

Mademoiselle...

CLOTILDE

Bientôt, monsieur, vous aurez ma réponse.

EDMOND, bas, à Clotilde

Oh ! repoussez cet homme, je vous en supplie !

DE GERVAIS, qui a surpris ces derniers mots

J'avais peur qu'ils ne s'aimassent point assez... Si je m'étais trompé ! s'ils s'aimaient trop !

ACTE TROISIÈME

Un salon.

Scène première

Clotilde, le domestique, entrant.

LE DOMESTIQUE

M. Edwards Fielding.

CLOTILDE

Faites entrer.

Scène II

Fielding, Clotilde.

FIELDING, saluant

Mademoiselle...

CLOTILDE

Asseyez-vous, monsieur ; car j'ai beaucoup de choses à vous dire !...

FIELDING, s'asseyant

Tant mieux ! car je suis heureux en vous entendant parler.

CLOTILDE

Monsieur Fielding, écoutez-moi... M. de Gervais avait promis la main de sa fille à M. John Fielding ; mais, du moment que votre fils a rompu de lui-même...

FIELDING

De Gervais est dégagé envers moi, je le reconnais.

CLOTILDE

C'est alors que vous m'avez fait l'honneur de me demander en mariage... N'étant plus enchaînée par la parole de mon père, j'aurais pu, monsieur, et cela sans blesser en rien votre susceptibilité, j'aurais pu répondre que je voulais encore garder ma liberté ; mais je suis devant M. Edwards Fielding, devant l'homme auquel M. de Gervais doit la fortune, la vie peut-être ! Ce n'est donc pas un simple refus, quoique enveloppé de politesse, qu'il faut adresser à M. Fielding ; il lui faut une raison tellement

grave, tellement imposante, que M. Fielding, tout en regrettant peut-être de voir ses vœux repoussés, soit heureux encore de voir l'estime qu'il inspire et la profonde confiance qu'on a en lui... Je vais vous parler, monsieur, avec la conviction que je parle à un honnête homme. Prenez-vous l'engagement de me garder le secret ?

FIELDING

Sur l'honneur, mademoiselle, je le promets.

CLOTILDE

Monsieur, je ne suis point la fille de M. de Gervais.

FIELDING, étonné

Vous n'êtes point la fille de M. de Gervais ?

CLOTILDE

Non ; laissez-moi tout vous dire... Trois jours avant l'arrivée de M. de Gervais, sa fille est morte...

FIELDING

Sa fille ?...

CLOTILDE

Une heure avant qu'il débarquât, je me présentais chez madame de Gervais avec une lettre de recommandation. M. de Gervais adorait sa fille ; j'avais à peu près l'âge qu'elle devait avoir, je portais le même nom, et, lorsque le père appelait Clotilde, j'entrai comme si la main de Dieu m'avait poussée... Il me prit pour sa fille... Madame de Gervais et son fils, épouvantés de la douleur qu'allait lui causer la perte de cette illusion, me firent signe de ne rien dire. Je me laissai appeler *ma fille* ; mais ce rôle que je joue devant M. de Gervais, pour lui sauver une douleur, je ne puis le continuer en face de vous, en face des magistrats, en face de l'Église. En face de vous, c'eût été un vol ; en face des magistrats, c'était un faux ; en face de l'Église, un sacrilège...

FIELDING

Oh ! je comprends.

CLOTILDE

Alors, je me suis dit : « Il n'y a qu'un moyen de tout concilier, la franchise ; il n'y a qu'un homme à qui l'on puisse avouer ce

secret, c'est M. Fielding ; il n'y a qu'une personne qui puisse le lui avouer, c'est celle qui perd tout en l'avouant. »

FIELDING, se levant

Ainsi, vous n'êtes pas la fille de M. de Gervais ?

CLOTILDE

Non, monsieur.

FIELDING

Au moment de son arrivée, vous veniez pour la première fois et par hasard dans sa maison ?

CLOTILDE

Pour demander une place d'institutrice ou de demoiselle de compagnie près de celle qui était morte.

FIELDING

Vous êtes pauvre, et vous ne dépendez que de vous absolument ?...

CLOTILDE

J'ai ce malheur.

FIELDING

Vous avez le même âge ?

CLOTILDE

Dix-huit ans, monsieur.

FIELDING

Le même nom ?

CLOTILDE

Clotilde.

FIELDING

Seulement, au lieu de vous appeler Clotilde de Gervais, vous vous appelez ?...

CLOTILDE

Clotilde Duplessis.

FIELDING

Eh bien, mademoiselle Clotilde Duplessis, j'ai quarante-deux ans, trois millions de fortune, un nom sans tache en Europe et en Amérique... Mademoiselle Clotilde Duplessis, voulez-vous me faire l'honneur d'être ma femme ?

CLOTILDE

Monsieur...

FIELDING

Le courrier part dans deux heures ; je vous donne une heure pour réfléchir. Dites non, je retourne en Amérique ; dites oui, je reste à Paris.

CLOTILDE

Mais, monsieur...

FIELDING, saluant

Dans une heure juste, j'aurai l'honneur de venir prendre votre réponse.

(Il sort.)

Scène III

Clotilde, puis Edmond.

CLOTILDE

Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !...

EDMOND

Clotilde !

CLOTILDE

Vous, Edmond ?...

EDMOND

J'attendais qu'il sortît... Que lui avez-vous dit ?

CLOTILDE

Tout ce que je devais lui dire, Edmond ; mais il a autant insisté pour épouser Clotilde Duplessis, plus encore peut-être, qu'il n'eût insisté pour épouser Clotilde de Gervais.

EDMOND

Et qu'avez-vous répondu ?

CLOTILDE

Il est sorti sans attendre ma réponse, me donnant une heure pour réfléchir.

EDMOND

Maintenant, qu'allez-vous faire ?

CLOTILDE

Le sais-je moi-même, et n'ai-je pas fait tout ce que j'ai pu ?

EDMOND

Oh ! cet homme avec ses millions !...

CLOTILDE

Edmond, prenez garde ! vous êtes tout près de m'insulter, et, Dieu merci, je ne vous en ai pas donné le droit ; il a demandé une heure, c'est plus qu'il n'en faut pour que je parte sans que personne, pas même vous, sache où je suis allée.

EDMOND

Oh ! vous savez bien qu'il vous est impossible de partir.

CLOTILDE

Et cependant, il m'est plus impossible encore de rester.

EDMOND

Ainsi, vous aimez mieux faire mon désespoir, faire celui de mon père, le tuer peut-être, que de dire à un étranger que vous ne l'aimez pas, que vous ne voulez pas l'épouser ?

CLOTILDE

Il y a, vis-à-vis de certaines gens, dans certaines circonstances, des choses bien difficiles à dire, monsieur.

EDMOND

Dites-lui que vous m'aimez, Clotilde.

CLOTILDE

Vous l'ai-je jamais dit à vous-même ?

EDMOND

Dussiez-vous mentir, dites-le-lui, je vous en supplie.

CLOTILDE

Oh ! Edmond, je vous en ai déjà prié, laissez-moi vous quitter, laissez-moi fuir.

EDMOND

Eh bien, non, c'est moi qui partirai, qui m'exilerai ; je ne reviendrai que sur un signe, sur un mot de vous. Je pars, Clotilde ; mais, auparavant, dites-moi que vous m'aimez, avec cet accent qui, partant du cœur, ne laisse point de doute dans le cœur, et je pars, Clotilde. Au nom du ciel, à vos genoux, Clotilde, je

vous en supplie, je vous en conjure !

CLOTILDE

M. de Gervais !

EDMOND

Mon père !

Scène IV

Les mêmes, de Gervais.

DE GERVAIS, très-pâle mais calme, à part

Je ne m'étais pas trompé. (Haut.) Eh bien, que fais-tu donc là, Edmond, aux genoux de ta sœur ?

EDMOND

Je lui disais de ne pas nous quitter, mon père ; je lui disais que son absence serait votre désespoir, plus que votre désespoir, peut-être votre mort !

DE GERVAIS

Merci, Edmond ; c'est d'un bon fils, ce que tu faisais là. Laisse-moi avec Clotilde.

EDMOND

Mon père, vous lui parlerez dans ce sens, n'est-ce pas ? Vous obtiendrez d'elle qu'elle n'épouse pas cet étranger qui, d'un moment à l'autre, peut oublier sa promesse et l'emmener en Amérique ?

DE GERVAIS

Sois tranquille, Edmond, Clotilde ne se mariera jamais que de son plein gré, et je la connais : fille pieuse, elle ne s'éloignera jamais de moi que de mon consentement ; n'est-ce pas, Clotilde ?...

CLOTILDE, s'élançant dans les bras de Gervais

Ah ! mon père !

DE GERVAIS, impérieusement

Laisse-nous, Edmond.

Scène V
De Gervais, Clotilde.

CLOTILDE

Jamais, mon père, non, je ne vous quitterai jamais.

DE GERVAIS, la prenant contre sa poitrine

Reste là, mon enfant, et écoute ce que j'ai à te dire, car ce que j'ai à te dire est grave et triste.

CLOTILDE

Mon père !

DE GERVAIS

Fielding te quitte.

CLOTILDE

Oui, mon père.

DE GERVAIS

Je le sais, je l'ai vu. Je ne dirai pas que je le crois amoureux de toi, Clotilde ; mais je crois qu'il t'aime fort et t'estime beaucoup.

CLOTILDE

Je ne lui ai rien promis, mon père.

DE GERVAIS

Il me l'a dit ; il m'a dit que, si tu répondais non, il partirait dans une heure.

CLOTILDE

Mon père !...

DE GERVAIS

M'aimes-tu, Clotilde ?

CLOTILDE

Oh ! qui donc ne vous aimerait pas, vous si bon !

DE GERVAIS

Cet amour irait-il jusqu'à faire un sacrifice à mon bonheur ?

CLOTILDE

Cet amour ira jusqu'où vous l'exigerez, mon père.

DE GERVAIS

Écoute donc, mon enfant, et, d'abord, grave bien ceci dans ton cœur : que ce n'est pas un ordre que je te donne, mais que c'est

une prière que je te fais.

CLOTILDE, à part

Mon Dieu ! que va-t-il me dire ?

DE GERVAIS

Si tu ne te sens pas pour M. Fielding une de ces répugnances invincibles...

CLOTILDE

Mon père...

DE GERVAIS

Je le connais comme le cœur le plus noble, l'âme la plus généreuse.

CLOTILDE

Mais s'il allait me séparer de vous, mon père ?...

DE GERVAIS

Ce serait un grand malheur, sans doute, et qui briserait le rêve de ma vieillesse ; mais, que veux-tu ! tu sauras cela quand tu auras vécu tes jours, ma pauvre enfant ! c'est presque toujours dans son aveuglement que l'homme fait le plan de sa vie à venir ; puis les heures coulent, cet avenir rêvé devient le présent, et l'homme s'aperçoit que là où il avait mis son bonheur l'attend parfois la plus amère déception. Clotilde, si tu deviens, ce que je souhaite de tout mon cœur, la femme de Fielding, que Fielding veuille t'emmener, ne résiste pas, mon enfant. Ce sera avec un profond regret que je te dirai adieu après t'avoir revue si tard et t'avoir gardée si peu de temps ; mais je te dirai dans mes larmes, dans ma résignation : « Je quitte mon enfant, je me sépare de ma fille bien-aimée ; je laisse s'éloigner celle que j'eusse voulu garder éternellement à mes côtés comme la représentation vivante de l'espérance et du bonheur ; mais qui sait, mon Dieu ! si sa présence ne serait pas plus fatale encore à ma maison que son absence n'est douloureuse à mon âme ? »

CLOTILDE, baissant la tête

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

DE GERVAIS

Tu me comprends, n'est-ce pas ? toi qui es restée pure et

chaste, qui résistes quand on te presse, et qui te défends avec ta pudeur et tes larmes d'un amour que du dois appeler impie...

CLOTILDE

Mon père !

DE GERVAIS

Tu épouseras Fielding, n'est-ce pas, mon enfant ?

CLOTILDE

Mon père !

DE GERVAIS

S'il veut t'emmener en Amérique, tu l'y suivras ?

CLOTILDE

Mon père !

DE GERVAIS

Et, s'il ne te le propose pas, et que, toi, tu penses dans ta sagesse que cela devienne nécessaire, eh bien, tu le lui proposeras toi-même.

CLOTILDE, tombant à genoux

Oh !

DE GERVAIS

Tu feras cela, n'est-ce pas, mon enfant bien-aimée ?... J'ai commencé par dire que je n'ordonnais pas, que je priais, eh bien, tu céderas à ma prière ; puis, quand ton père te dira, au nom de cet amour qui prouve que l'âme est fille de Dieu, puisqu'elle peut, comme Dieu, aimer d'un amour éternel : « Aime un étranger, va-t'en ! » tu t'en iras, tu t'éloigneras, tu partiras, n'est-ce pas, ma fille ? Et moi, un jour, eh bien, quand je sentirai que mon heure approche, n'ayant pu vivre avec toi, je quitterai tout pour aller mourir près de toi. Ta parole, mon enfant, ta parole ?...

CLOTILDE

Tout ce que vous voudrez, mon père. Ordonnez, j'obéirai : tout, tout !

(Elle se lève.)

DE GERVAIS

C'est bien, embrasse-moi. Va ! je n'aurais plus de forces, et j'ai besoin de toutes mes forces !... mon enfant !...

CLOTILDE, sortant

Oh ! pauvre Edmond !

(Edmond paraît au fond.)

Scène VI

De Gervais, puis Edmond.

DE GERVAIS

Allons, allons, le sacrifice est fait ; du courage, du courage !
Ô mon Dieu ! vous qui voulez cette séparation, envoyez-moi
donc la force, car vous voyez bien que j'y succombe...

EDMOND

Mon père !

DE GERVAIS, tressaillant

C'est lui !

EDMOND

Mon père !

DE GERVAIS

Ah ! vous voilà, Edmond.

EDMOND, pâlisant

Clotilde vous quitte en pleurant ; que lui avez-vous dit ?
qu'avez-vous donc exigé d'elle ? Dites !...

DE GERVAIS

Je l'ai décidée à épouser Fielding et à partir avec lui.

EDMOND, chancelant

À partir avec lui ?

DE GERVAIS

Oui.

EDMOND

Impossible, mon père !...

DE GERVAIS

Et pourquoi impossible ?...

EDMOND

Y songez-vous ?... Clotilde quitter la France !... nous quit-
ter !... vous quitter... vous !...

DE GERVAIS

Dieu n'a-t-il pas dit à la femme : « Tu quitteras ton père, ta mère et ta patrie, pour suivre ton époux » ?

EDMOND

Oh ! mon père, mon Dieu ! vous qui disiez que vous séparer de l'un de nous à présent, ce serait... votre mort...

DE GERVAIS

Oui, je l'ai dit.

EDMOND

Mais vous n'aimez donc pas ma sœur ?

DE GERVAIS

Mais tu l'aimes donc plus qu'un frère, toi, malheureux !

EDMOND

Moi... moi... aimer Clotilde !... Qui vous a dit cela ?

DE GERVAIS

Mais tu ne vois donc rien ? tu ne comprends donc rien ?... parce que ta passion insensée et impie te rend aveugle et sourd, tu me crois donc aveugle et sourd moi-même ?

EDMOND, cherchant à fuir

Mon Dieu ! mon Dieu !

DE GERVAIS

J'avais dit que je mourrais si je me séparais de l'un de vous ? Je n'aime pas ta sœur ?... Oh ! voyez-vous ce sacrilège qui dit à un père qu'il n'aime pas sa fille ?... J'avais dit que je mourrais d'une séparation ? Et qui te dit donc que je ne mourrai pas, à toi qui me forces à me séparer ?...

EDMOND

Mon père !... Non, non... Vous avez raison, c'est à moi de m'en aller, c'est à moi de partir, mon père, à l'instant... (Tombant à genoux.) Votre bénédiction, et je pars...

DE GERVAIS

Ma bénédiction, à toi, malheureux ?

EDMOND

Oui, votre bénédiction, car je pars, et je vous dis, moi, que j'ai le droit de vous demander votre bénédiction.

DE GERVAIS, hors de lui

Tais-toi ! tais-toi !...

Scène VII

Les mêmes, madame de Gervais.

MADAME DE GERVAIS, accourant

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que se passe-t-il donc ?

EDMOND

Ma mère ! ma mère, venez à mon secours !

DE GERVAIS

Oui, oui, venez, madame.

EDMOND

Je pars... je pars, je vous quitte pour longtemps, pour toujours peut-être ; mais, je vous en supplie, dites à mon père que je pars digne de sa bénédiction.

MADAME DE GERVAIS

Mon ami...

DE GERVAIS

Venez, ici, femme... venez !... non pas pour excuser les autres, mais pour vous justifier vous même... Je pars... je vous laisse deux enfants, un frère, une sœur ; que m'avez-vous rendu ? Répondez !... Un amant !...

MADAME DE GERVAIS

Gervais !

EDMOND

Taisez-vous, ma mère ; prions, ne nous justifions pas.

DE GERVAIS

Ô mon Dieu, mon Dieu ! moi qui vous demandais de les retrouver tous vivants, ma femme, mon fils, ma fille ! Ô mon Dieu ! votre colère, en ne m'exauçant pas, n'eût-elle pas été plus clémente que votre bonté en m'exauçant ? Oui... oui, je le dis avec désespoir, plutôt que d'avoir inspiré une telle passion à son frère, pardonnez-moi, mon Dieu, mais j'aimerais mieux que ma fille fût morte !

EDMOND et MADAME DE GERVAIS

Oh !...

Scène VIII

Les mêmes, le marbrier.

LE DOMESTIQUE, au marbrier

Voici M. de Gervais.

LE MARBRIER, s'avançant

Pardon, monsieur...

EDMOND, effrayé

Oh ! ma mère, cet homme...

MADAME DE GERVAIS

Arrête, mon fils ! la main de Dieu est dans tout ceci.

LE MARBRIER

C'est à M. de Gervais que j'ai l'honneur de parler ?

DE GERVAIS

C'est moi.

(Le marbrier lui présente sa note, de Gervais la prend et lit ; pendant cette lecture, Edmond dit quelques mots au marbrier, qui se retire.)

DE GERVAIS, lisant

« Pour avoir fourni la dalle de marbre, 300 francs ; pour avoir gravé sur cette dalle de marbre soixante et une lettres composant l'inscription suivante (entrée de Clotilde) : « Clotilde de Gervais, morte, à seize ans, le 2 septembre 1850. Priez pour elle... » Oh ! Edmond, mon fils ! ma femme ! me pardonneriez-vous ?...

(Edmond se jette aux genoux de son père.)

CLOTILDE

Mon père ! je suis toujours votre fille.

EDMOND

Seulement, mon père, elle n'est plus ma sœur.

DE GERVAIS

Ô mon Dieu ! que vous êtes bon ! que vous êtes grand ! que vous êtes miséricordieux ! vous faites un ange de plus au ciel, et, à sa place, vous rendez une fille pour le père, une épouse pour le

fil. (Les pressant tous les deux sur son cœur.) Mes enfants ! mes enfants !

DISTRIBUTION

M. de Gervais	M. Bocage
Edmond, son fils	M. Lagrange
Fielding, négociant américain	M. Allié
Le marbrier	M. Bastien
Un garçon d'hôtel	M. Roger
Un domestique	M. Bachelet
Clotilde Duplessis	M ^{lle} Eugénie Saint-Marc
Madame de Gervais	M ^{me} Chambéry